
DE MONTRÉAL À SAINT-BONIFACE EN CANOT D'ÉCORCE

Un récit de voyage de l'abbé Louis Laflèche en 1844

Né en 1818, Louis Laflèche est ordonné prêtre en 1844. Il offre ses services à Mgr Provencher et il arrive à Saint-Boniface le 21 juin 1844. Dans trois lettres adressées à son confrère l'abbé Thomas Caron, en date de 1844 et 1845, il décrit son voyage à la Rivière-Rouge qui se fait en compagnie de quatre Sœurs Grises et de l'abbé Joseph Bourassa. (ASHSB, 1/513) D'une durée de près de deux mois, le voyage allait être un des derniers du genre.

SAULT STE MARIE, 13 MAI 1844

Pour le coup tu ne pourras pas m'accuser de paresse, et si je me trouve ici stationnaire pendant quelques jours, tu vas voir que mon temps est bien employé. Comme je te l'avais écrit, nous avons laissé Lachine le 27 avril vers midi. On fut salué à notre départ des hourras mille fois répétés de plusieurs centaines de personnes accourues des environs. Notre flotte se composait de deux canots montés chacun de 14 voyageurs, tous Canadiens et Iroquois, à l'exception de deux jeunes Irlandais. Le temps était magnifique et la surface de l'eau comme un beau miroir. À la gaieté qui brillait sur tous les visages de nos voyageurs, on les aurait plutôt pris pour des hommes qui partaient pour une parti de plaisir, que pour des voyageurs qui commençaient un trajet pénible de 600 lieues, à travers les montagnes et les forêts. Toutefois cette gaieté ne dura pas longtemps. Parmi les nouveaux voyageurs, qui sont appelés mangeurs de lard, à moins de 5 jours, trois avaient pris la fuite. Heureusement que l'on peut à chaque désertion remplir la place vacante. Le temps fut si beau les premiers jours de notre voyage que nous ne pouvions nous empêcher de dire que c'était plutôt un voyage de plaisir qu'un trajet désagréable et pénible comme on s'y attendait; mais il a fallu changer de ton à l'arrivée du mauvais temps.

L'on n'a pourtant pas autant à souffrir qu'on le croit. La tente que l'on a à notre service nous met à l'abri de la pluie bien mieux que bon nombre de maisons; mais il faut avoir soin de la faire fixer bien solidement en terre si l'on ne veut

pas la voir emportée par le vent et se trouver exposés à la belle étoile, comme il est arrivé au Gouvernant toute la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, pendant un orage affreux. Après avoir étendu sous la tente un perlas [prélart] qui sert de plancher, et à travers lequel l'humidité ne peut se faire sentir que bien difficilement, on en étend un sous chaque lit, assez large pour les couvrir en même temps pardessus et c'est sur ce second perlas que l'on étend trois bonnes couvertes de laine dont une moitié sert de matelas et l'autre de couverture. Dans un tel lit, je t'assure que bien loin d'avoir à souffrir du froid, on est plutôt incommodé de la chaleur, surtout quand il ne gèle pas.

Le réveil est un peu matinal pour un homme accoutumé depuis longtemps à aller au marché; il se fait ordinairement à 3 heures, et quelques fois c'est à une heure. Heureusement que l'on répare assez facilement cette perte de sommeil dans le canot. Si la pluie vient nous surprendre pendant le jour, on en est quitte pour s'étendre dans le canot et faire un somme sous le perlas. On peut aussi rester exposé à la pluie sans en être fort incommodé, la preuve en est que je suis resté ainsi 5 heures consécutives sans que la pluie eut pénétré mes habits. Ainsi tu vois que le mauvais temps ne serait pas si fort à redouter si l'on avait à craindre que ses inconvénients physiques; mais il a sur moi (je ne sais pas s'il en est de même des autres) un effet dont il m'est bien difficile de me défendre : c'est surtout dans ce temps qu'une noire mélancolie vient réveiller dans l'âme des souvenirs que j'ai eu bien de la peine à y assoupir. Je t'assure que dans ces moments il faut s'armer de courage pour se tenir ferme dans son assiette, et que l'on a besoin des ferventes prières de nos bons amis du Canada pour nous soutenir. Ces moments mêmes, quelque amères qu'ils soient, ne laissent pas d'avoir leurs douceurs; le souvenir du bonheur passé n'est pas sans attrait pour un cœur sensible. S'il survient ainsi de temps à autre des heures sombres, heureusement qu'elles sont rares, et Dieu se plaît à récompenser bien amplement le peu que nous faisons pour le servir.

Je renvoie à une autre fois des détails plus circonstanciés de mon voyage, et à peu près tels que tu me les as demandés; cependant, je te dirai qu'en général, le sol que nous avons vu depuis Bytown, qui est à 45 lieues de Montréal, jusqu'au Sault Sainte-Marie qui en est à environ 224 lieues, n'est qu'une suite de rochers à peine revêtus de quelques lambeaux de terre, et constamment couverts de pins blancs et rouges. Si tu veux voir la route que nous avons suivie, prends un atlas de Mitchel et remonte l'Ottawa jusqu'à la première rivière qui se dirige vers le lac Huron, c'est là où nous l'avons laissé, et de là nous avons côtoyé le lac jusqu'au Sault où nous sommes arrivés vendredi à midi, le dix du présent. Mais à une autre fois un itinéraire plus satisfaisant, le temps et l'espace ne me le permettant pas ici.

Le petit village du Sault Ste-Marie ainsi appelé du côté anglais, et Fort Brady du côté américain, a sur ce dernier côté l'apparence d'un des beaux villages de la campagne au Canada. Il renferme un poste militaire qui a presque l'apparence d'une citadelle. C'est ici le terme de la navigation à la vapeur sur le Saint-Laurent, et l'on peut à très bas prix, se rendre d'ici à Montréal en 9 jours. Le gouvernement américain est sur le point de faire ouvrir un canal en cet endroit qui va étendre la navigation jusqu'à l'extrémité occidentale du lac Supérieur, en sorte que dès l'année prochaine, on pourra faire beaucoup plus de la moitié du trajet entre Montréal et la Rivière-Rouge en *steamboat*.

La population catholique du Sault est d'environ 500 âmes. La plupart sont d'anciens voyageurs canadiens qui ont fini par s'établir là. Le sol qui n'est qu'un terrain couvert de cailloux sur les bords de la rivière pourrait à une certaine distance offrir une ressource au cultivateur malgré la rigueur du climat qui permet à peine d'y semer vers la fin de mai; si la paresse des gens ne trouvait un aliment dans l'abondance du poisson qu'ils ont à coeur d'année. Pendant tout l'été une espèce de poisson blanc de 1 1/2 pied à 2 pieds de long, et qui n'a de commun avec celui du Canada que la couleur et le nom, leur fournit une nourriture abondante et délicieuse. De ma vie, je n'ai jamais mangé de meilleur poisson (.....). L'hiver leur amène en abondance la truite et le hareng.

Bien que le nombre de Catholiques soit si considérable en cet endroit, ils n'ont cependant

point vu de prêtre depuis deux ans. On y voit auprès du Fort Brady une chapelle qui a plutôt l'apparence d'une maison abandonnée que d'un lieu destiné à offrir à Dieu le Saint Sacrifice. Il a fallu boucher les carreaux de vitre pour pouvoir y célébrer et empêcher le vent d'emporter l'hostie sur l'autel. Hercule qui est amateur des beaux morceaux de peinture, pourrait ici perfectionner son goût : il y trouverait sinon des chefs-d'œuvre, au moins des morceaux bien rares et qui correspondent à la magnificence de l'édifice. L'empressement de ces pauvres gens à assister à la messe que nous avons pu avec peine leur chanter, dénote en eux une foi encore assez vive, mais je t'assure que c'est une chose bien pénible que de voir un si grand nombre d'âmes ainsi déstituées de tout secours religieux.

Après la messe je leur ai fait le catéchisme n'ayant pas la juridiction nécessaire pour y prêcher. C'est M. Bourassa qui a célébré et moi j'ai fait chanter. Je m'attendais au bonheur d'y dire aussi ma messe, mais comme l'on avait qu'à peine les choses essentielles au sacrifice, c'a été avec bien de la répugnance que l'on a pu se résoudre à y célébrer la messe d'obligation qu'il a fallu dire avec un calice d'étain, qui n'était pas trop clair puisqu'il n'avait pas servi depuis deux ans. J'aurais désiré que tu eusses pu y assister seulement cinq minutes pour voir comment nous étions montés. Figure-toi un jeune Indien au teint basané, avec le costume d'un évêque en rochet (car il paraît que tel est le costume des clercs dans ce diocèse du Détroit) et tu auras alors une idée de notre servant qui ne savait pas un mot de réponses. La foule du peuple composée de Métis, d'Indiens, d'Américains, d'Anglais, d'Irlandais, de Canadiens, etc., présentait la plus singulière variété de figures qu'il soit bien rare de voir. Presque chaque mère avait emmené avec elle ses petits enfants, ce qui par temps faisait une musique assez désagréable et qui couvrait la voix des chantres. L'après-midi fut consacrée aux baptêmes. M. Bourassa en fit dix-huit à la fois ce qui dura plus de 4 heures. Eh! Bien malgré toute cette fatigue le soir nous étions contents et heureux. (.....)

À notre arrivée au Sault, on est venu nous annoncer à notre grande surprise (à M. Bourassa et à moi) qu'il fallait nous séparer de nos compagnons de voyage pour attendre les canots

chargés. La cause de ce dérangement venait de ce que M. Christie nommé gouverneur à la Rivière-Rouge devait se rendre au plus tôt à son poste avec sa famille, et qu'il lui a fallu prendre passage dans notre canot. Ce petit contretemps nous a été très sensible, vu surtout qu'il a fallu nous séparer de Mgr qui a continué sa route avec le gouverneur. Probable qu'il ne le sera pas autant pour nos courageuses soeurs, qui ne se sont mises en route sans prêtres qu'avec beaucoup de répugnance. La providence avait aussi d'autres vues en nous retenant ici quelques jours, comme tu l'as vu: nous avons fait 28 baptêmes et entendu quelques confessions. (.....)

N.B. Enfin après une semaine d'attente voici enfin nos canots qui nous arrivent. Le temps est magnifique. Pendant notre station ici nous nous sommes retirés chez M. Ballenden, Bourgeois de la compagnie, homme très poli et qui a eu tous les égards possibles pour nous.

SAINT-BONIFACE DE LA RIVIÈRE ROUGE, 30 JUILLET 1844

(.....) Je me contenterai de te donner à présent la direction géographique car je suppose qu'avant ce temps, tu aimerais à faire au moins sur la carte (ce qui est beaucoup plus expéditif et moins dangereux) quelques voyages à la Rivière-Rouge. Commence par te procurer si faire se peut, une carte intitulée : British North America par J. Arrowsmith. C'est à peu près ce qu'il y a de meilleur en fait de carte sur l'Amérique britannique et je pense que tu pourras t'en procurer une à Montréal.

Transporte-toi sur cette carte à l'embouchure de l'Ottawa; c'est là que l'on prend le canot; remonte cette rivière jusque vers le 78 1/2 degré de longitude à l'embouchure d'une petite rivière qui vient du côté du sud et qui n'a point de nom, mais que j'appellerai Mattawain du nom du fort qui se trouve bâti sur la pointe qu'elle forme à son confluent avec l'Ottawa. C'est par elle que l'on se rend au lac Nipissing que l'on traverse dans la partie Est pour gagner la rivière des Français (French river) qui nous conduit au lac Huron. On se rend au Sault Ste-Marie en côtoyant les bords de ce lac. Du Sault on côtoie pareillement les bords du lac Supérieur jusqu'au fort Willam (ou fort Neuf) situé vers le 89ième et quelques minutes de longitude (W. de Greenwich)

Là, on laisse (avec joie) le lac Supérieur pour prendre la petite rivière sur les bords de laquelle se trouve bâti le fort et que j'appellerai du même nom. On la remonte dans toute sa longueur en passant par le lac des Chiens (Dog L.) jusqu'au lac des Mille-Îles (Thousand Is.) qui est de l'autre côté de la hauteur des terres. Passant par cette chaîne de petits lacs qui s'étendent jusqu'à la ligne des États-Unis, on se rend au lac la Pluie que l'on traverse dans toute sa longueur ainsi que le lac des Bois au bout duquel on prend la rivière Winnipeg qui se jette dans le lac du même nom et dans lequel se jette aussi la rivière Rouge. De là on se rend aisément au fort Assiniboia qui est le nom que l'on donne quelques fois à l'établissement de St-Boniface. Nous y sommes arrivés le 21 de juin à 2 heures du matin.

SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DE LA PRAIRIE DU CHEVAL-BLANC, LE 1^{ER} JUIN 1845

(.....) Prends courage aujourd'hui, je vais tâcher de te conduire au terme du voyage. Si je m'en souviens bien, j'en étais resté à la veille de la Pentecôte, assez près de la rivière du Pic. Quel contraste le lendemain avec cette nuit délicieuse! Un temps sombre plongeait l'âme dans une semblable mélancolie; le rugissement des vagues qui se brisaient avec fracas dans les creux des rochers était la musique qui venait retentir à nos oreilles tout le long du beau jour de la Pentecôte. En passant autour du Pic, on fit 2 baptêmes de Métis. Vers midi la bruine devenue plus épaisse que jamais nous fit errer jusqu'au soir dans une petite baie que l'on aurait pu traverser en quelques heures. Le 29, nous aperçûmes la montagne du Tonnerre qui annonçait le terme prochain de notre navigation sur le lac Supérieur. Cette montagne qui partage en deux une baie très profonde et laquelle elle donne son nom est la plus singulière que je n'aie jamais vue. La hauteur est d'à peu près 250 pieds sur 100 de longueur à son sommet. Elle est taillée verticalement de chaque côté et aussi régulièrement qu'un mur. Elle nourrit sur son sommet, dans un petit lac très profond, d'excellents poissons. Le même jour, nous arrivâmes heureusement au fort William (ou fort Neuf).

La côte du lac Supérieur comprise entre le Sault Ste-Marie et le fort William n'est qu'une suite de rochers escarpés de 3 à 400 pieds de haut. Quelques-uns s'avancent jusqu'à 4 ou 5 lieues

dans le large, formant des baies très larges. Ces rochers présentent une variété de granit tant à raison de la couleur que de la dureté, on en voit de gris, de blanc, de rouge, de marbré vert. Mais ce que j'ai trouvé de plus remarquable ce sont les filons considérables qui traversent en tout sens ces masses énormes et qui sont d'une nature si différente. Il suffit de les voir pour être intimement persuadé que ces masses ont été longtemps en liquéfaction et que la contraction qu'elles ont éprouvée en se refroidissant les faisant craquer en tout sens, laissait un passage libre aux couches inférieures encore liquides qu'elles pressaient de leur énorme poids et à travers lesquelles elles se précipitaient pour s'y solidifier à leur tour et présenter l'aspect si singulier qu'elles offrent aujourd'hui à l'observateur. On voit fréquemment de ces gros filons traversés par d'autres encore bien différents mais bien moins considérables, ce qui me paraît prouver évidemment le refroidissement progressif de notre globe. Ces montagnes sont en grande partie dépouillées de végétation et encore celle qui a le courage de s'y montrer semble-t-elle par sa chétive apparence se plaindre du sol qui l'a produite.

Depuis la rivière Népigon jusqu'au fort William il y a un grand nombre d'îles qui sont couvertes d'épinettes. Les oiseaux que nous y avons vus, sont comme sur le lac Huron, des canards et des huards en grand nombre, et aux approches du fort Neuf des mauves de même espèce que l'on voit en Canada. Leurs oeufs qui se trouvent en grande quantité sur les rochers du large, quoique beaucoup inférieurs à ceux de la poule domestique, fournissent cependant un excellent met aux voyageurs. Ce lac renferme le plus grand amas d'eau douce qu'il y ait sur la terre et elle est de la plus belle qualité. Sa limpidité permet de voir à une très grande profondeur. Quelque soit le bouleversement que ces eaux éprouvent elles ne perdent jamais cette qualité; ce qui porterait à croire que le fond du lac est de même nature que les bords. À en juger à la hauteur à laquelle s'élèvent ses flots, il est très profond. D'après les informations que j'ai pu prendre, l'attraction solaire et lunaire n'y a point d'effet sensible. Seulement on remarque dans quelques endroits, même dans le temps le plus calme, un soulèvement d'à peu près un pied, qui se fait dans quelques minutes et disparaît ensuite dans le même temps. Ce phénomène que je tiens

de M. George Keith qui l'a observé pendant 10 ans dans la baie de Michipicoton, n'a rien de régulier. En plongeant mon thermomètre dans les eaux du lac Supérieur il descendit 8 degrés (Fahrenheit) plus bas que ne le faisaient descendre les eaux du lac Huron et la saison était pourtant plus avancée. Il arrive aussi des hivers où sa surface est tellement couverte de glaces que les oiseaux ne peuvent y trouver où gagner l'eau et qu'on les trouve gelés par volées sur ses bords.

Le 29 mai nous entrâmes au fort William bâti sur la rivière Kaministikwiya qui décharge le lac des Chiens. Notre bonne soeur Lagrave que l'on avait prise sur le grabat au Sault Ste-Marie n'avait pas fait grand progrès sur sa guérison pendant les 12 jours que nous avions mis à passer le lac Supérieur. Elle n'était alors rien moins qu'en état de marcher. Le Bourgeois qui n'avait fait aucune difficulté au Sault de lui laisser continuer le voyage, n'était plus dans le même sentiment et je t'assure que j'eus besoin de faire grosse défense de rhétorique et de logique pour l'y déterminer. C'est dans de telles circonstances que l'on sent combien il est pénible d'être sous la dépendance de ces MM. de la Compagnie. Voyant d'abord que mon homme commençait à regimber sérieusement, j'engageai deux Indiens qui devaient dans un petit canot nous suivre avec notre infirme. Mais ces honorables marchands qui ont ou du moins prétendent avoir le privilège exclusif de la traite des pelleteries avec les Indiens, veulent aussi étendre ce privilège sur la personne de ces pauvres gens et il me trouva fort répréhensible d'avoir ainsi engagé ces hommes sans une permission préalable que le Gouverneur, qui était alors à la Rivière-Rouge, pouvait seul me donner. À cet instant le sang me bouillait dans les veines. Je m'adressais aussitôt aux Iroquois qui conduisaient nos canots et qui connaissaient mieux que personne le chemin qui nous restait à parcourir. Ils me garantirent qu'ils pouvaient sans accident et sans retarder la marche, la passer dans tous les portages les plus difficiles et mon Bourgeois se trouvait par là convaincu de mauvaise volonté s'il persistait dans son refus. Après avoir donné la semonce à ces pauvres Indiens, et les avoir traités de «bêtes» il consentit enfin malgré lui, et plutôt par crainte du Gouverneur que par tout autre motif. C'est bien une de ces journées où je fis le plus de mauvais sang.

Quoi qu'il en soit, le plaisir que j'éprouvai le lendemain en voyant que nous allions continuer tous ensemble notre voyage, me fit bientôt oublier les tracasseries de la veille. En substituant les canots du nord aux canots du maître, notre petite flotte doublait en nombre, et nous nous trouvions beaucoup moins gênés pour l'espace que nous ne l'avions été jusque là. Dans le partage que le Bourgeois fit des hommes, le canot de la sœur Lagrave se trouvait le plus faiblement monté, ayant moins d'hommes que les autres; peut-être serait-ce juger témérairement de penser qu'il le fit à dessein et pour justifier ses objections. Si cependant telle avait été son intention, le pauvre homme aurait été bien attrapé car grâce aux braves Canadiens qui montaient ce canot et qui avaient en connaissance de tout ce qui s'était passé la veille, leur canot fut en état de tenir tête à celui du guide et d'attendre les traîneux.

On laissa le fort William le 30 en remontant une petite rivière qui serpente agréablement dans une terre couverte de bois mélangé, et alors dans tout l'orgueil de leur végétation. Les chansons de nos voyageurs, tous réjouis de n'avoir plus à lutter contre les flots du lac Supérieur, se répétaient indéfiniment dans ces forêts silencieuses. En voyant nos embarcations d'écorce mettre en pièce les arbres à travers lesquels nous semblions passer, j'aimais à me rappeler l'entrée d'Énée dans le Tibre. Comme lui, nous avons échappé à de grands dangers. Mais notre future patrie était bien plus éloignée que la sienne. À 10 lieues de son embouchure, cette rivière coule, pour quelques pas seulement, sur un beau rocher de silex, et 2 lieues plus haut, elle forme en se précipitant du haut d'une montagne la chute la plus considérable que l'on rencontre dans tout le voyage. La facilité avec laquelle on passa le portage qu'elle nécessite et qui est un des plus difficiles dissipa nos craintes pour les autres. Le jour de la Sainte Trinité, après avoir passé une montagne de 200 pieds de haut, on arriva sur les 8 heures du matin au bord du lac des Chiens. Cet endroit est enchanteur. Ce petit lac presque circulaire peut avoir une lieue dans sa plus grande étendue. Il est environné dans le lointain de petites montagnes, et les beaux arbres qui couvrent ses bords, se réfléchissent agréablement dans le miroir de ses eaux et disparaissent devant une petite brise qui venait de temps en temps rider la surface. La rivière après le lac n'est plus qu'un ruisseau qu'il

faut bon gré mauvais gré suivre dans tous ses caprices l'espace de 5 ou 6 lieues. Près de sa source on voit un étang appelé à juste titre par les voyageurs lac d'eau froide. En plongeant mon thermomètre dans les eaux d'une limpidité extraordinaire, il descendit 10 degrés Fahrenheit plus bas que ne le faisaient descendre les eaux environnantes qui étaient à peine à une 50aine de pieds. C'est ici qu'il faut dire adieu aux eaux du St-Laurent. Après les 3 plus grands portages d'une lieue chaque et qui ne sont séparés les uns des autres que par des marais dont les eaux stagnantes fourmillent d'insectes, on se trouve de l'autre côté de la hauteur des terres à 20 lieues des bords du lac Supérieur.

En passant ces terres élevées de 800 à 1 000 pieds dans le plus au-dessus du niveau du lac Supérieur, nous avons passablement souffert du froid. Le matin l'eau se congelait sur les bords du canot quoique nous passions alors en juin. Une petite rivière que l'on rencontre après 3 lieues d'un terrain constamment de niveau, et où l'eau n'a aucun cours déterminé, nous conduit assez rapidement au lac des 1000 îles. Ce lac a à peu près 12 lieues de longueur; les vents arrêtés par la multitude d'îles et de rochers dont il est rempli, n'y sont point dangereux. Un de nos voyageurs descendu dans l'une des ces îles se mit à crier comme un perdu : «un ours! un ours!» Ses compagnons aussitôt s'élançèrent hors des canots, et de voler au secours armés d'avirons et de bâtons, et tout ce tapage pour descendre un malheureux porc-épic, de la taille d'un gros chat, qui s'était réfugié tout tremblant dans le haut d'un cyprès. Il se laissa massacrer sans penser à lancer comme on le dit qu'il le fait en pareilles occasions, ses poils de 8 à 10 pouces de long sur le dos. Pour toute vengeance, il se contenta après sa mort de cribler assez cruellement la main d'un pauvre innocent qui aurait dû se contenter de le regarder. La chair en est excellente et les os à la cuisson deviennent verdâtres.

Le voyage, depuis le commencement de juin, devenait assez ennuyant. Le Bourgeois qui avait pris le devant pour nous attendre au lac la Pluie, avait laissé la conduite des canots à un jeune commis qui s'y entendait à commander les hommes et à s'en faire craindre, (...); et pourtant c'était la partie du voyage où ils auraient eu le plus de besoin d'être excités, à cause des grands

portages qu'il y a à faire et dans lesquels ils nous firent languir 14 jours. Après avoir cassé par 2 fois un de nos canots en 2, on arriva sans autre accident au fort du lac la Pluie, commençant à manquer de provisions. L'espace compris entre le lac Supérieur et le lac la Pluie est inhabité, et à peu près inhabitable jusqu'à quelques lieues de ces 2 lacs. La terre n'est rien moins que propre à la culture, et la chasse ne pourrait être assez avantageuse pour empêcher les sauvages de mourir de faim.

Ce fort est bien le plus misérable que l'on rencontre. Nous espérions nous y remonter en vivres comme aux autres forts, mais point du tout; il fallut se contenter d'un peu de pémican rance et d'esturgeon séché qui faisait retrousser le cœur en le portant à la bouche. Tu peux penser si de pareilles affaires nous faisaient désirer plus fortement que jamais la Rivière-Rouge. Un cours d'eau aussi considérable que le St-Maurice et assez uni, conduit les eaux du lac la Pluie au lac des Bois. Les beaux arbres qui couvrent l'espace compris entre ces 2 lacs et qui est d'environ 10 lieues annoncent un terrain fertile. Mais c'est bien un des endroits le plus parfaitement isolés. Ici l'on commence à rencontrer fréquemment les Indiens qui sont tous des Sauteux jusqu'à la Rivière-Rouge. Assez souvent, ils n'ont autres habits que ceux d'Adam à l'exception des brayets, mais l'usage les a revêtus d'une couche de farcin qui vaut bien une étoffe de jolie épaisseur. Ce sont ces sauvages que M. Belcourt évangélise depuis quelques années, mais ceux du lac la Pluie refusent opiniâtrement d'ouvrir les yeux à la lumière. À notre arrivée au lac des Bois une espèce de mauves assez semblables aux mangeurs de maringouins, vinrent en grand nombre nous saluer de leurs cris perçants. Ce lac a une apparence bien différente de tous ceux que l'on avait rencontrés jusqu'ici. Au lieu des rochers qui les bordent généralement, des joncs de 12 à 15 pieds de haut s'avancent à plus d'un mille dans le large et forment une immense prairie. La rivière Winnipeg (eau sale) conduit dans le lac dont elle porte le nom, les eaux du lac des Bois. C'est sur la rive nord de cette rivière et à une 15aine de lieues du fort de Bois qu'est l'établissement de Wabassimong (chien blanc). Quelle agréable surprise de rencontrer dans ces forêts où le démon règne depuis tant d'années, comme dans le sein de son empire un temple élevé au vrai Dieu. Sur

cette terre souillée de tant d'abominations et de sacrifices diaboliques s'offre enfin la Victime Sainte, la Victime digne du Très Haut. Son Sang va la purifier, il crie miséricorde, il crie paix! Oui, espérons-le, il va apaiser la colère céleste qui pèse d'une manière si épouvantable sur les infortunés habitants de ces contrées. Il est difficile de ne pas se livrer à de sérieuses réflexions, en voyant l'état de misère et d'abrutissement où peut descendre l'homme abandonné à lui-même; c'est alors que l'on sent bien vivement la grandeur du bienfait que Dieu nous a accordé, en nous faisant naître de parents chrétiens; il faudrait être bien ingrat en ces moments pour ne l'en pas remercier du fond de son cœur.

Avant d'arriver au lac Winnipeg, on rencontre encore quelques petits lacs dont le plus remarquable est le lac du Bonnet. Il est probable que quelque rejeton du bonhomme Éole a été fixer son séjour dans ces parages; parce que les voyageurs y sont fréquemment assaillis de furieuses tempêtes. Pour notre part nous n'eûmes pas à nous en plaindre. Un des plus violents ouragans du sud-est vient nous mettre à deux doigts de notre fin, et je crois sincèrement que nous devons notre conservation à une protection toute particulière du ciel. Ce fut surtout au moment où nous allions doubler un rocher qui devait nous offrir un abri en arrêtant la violence des flots que le danger devint imminent. La voile ayant été détachée trop tôt par le bas, se trouva tout à coup suspendue en haut du mat et deux avirons ne suffisaient plus pour diriger le canot; il vint en flanc malgré les efforts des hommes. Je t'assure qu'à cet instant je me cramponnais de grand cœur au bord du canot bien résolu d'y tenir bon. Un instant après nous étions hors de danger. Quand je vis alors notre guide à la peau noire se tourner vers nous avec un visage de chaux je compris que je n'avais pas été effrayé sans raison. Les autres canots après bien des trances parvinrent aussi à se tirer du danger. (.....)

Le 19 juin, après avoir fait notre 65ième et dernier portage dont 44 depuis le lac Supérieur, notre Bourgeois devenu depuis quelques jours d'une politesse extraordinaire s'en vient tout courtoisement féliciter notre soeur infirme de son heureux trajet et lui dire avec une politesse et un sel vraiment écossais que s'il avait paru faire quelques difficultés pour la continuation de son

voyage, ce n'avait été que dans le dessein de lui faire peur. Le même jour nous arrivâmes de bon heure au fort Alexandre ou Bas-de-la-Rivière.

La rivière Winnipeg est la plus considérable et la plus dangereuse que l'on ait à parcourir. Elle est remplie dans toute sa longueur de rapides et de chutes dont quelques-unes sont remarquables par leur hauteur, ce qui me fait croire que le lac Supérieur est beaucoup en dessus du niveau des prairies qui s'étendent jusqu'aux Monts rocheux. Le 20, la violence du vent nous arrêta jusqu'à midi et nous mit, malgré nous, dans la nécessité de camper sur les bords du lac Winnipeg. À peine eut-on pris notre soupe qu'une pluie abondante nous força à gagner promptement la tente. Malheureusement, elle était dressée sur le sable et cédant bientôt à la violence du vent, elle menaçait de nous ensevelir sous ses ruines. Pour moi, harassé comme je l'étais, j'étais bien décidé à y passer la nuit, mais M. Bourassa et le commis n'en voulurent pas ainsi et ils firent si bien de leurs pieds et de leurs mains qu'ils lui donnèrent assez

de solidité pour résister à la tempête. Nos courageuses sœurs ne furent pas plus épargnées et il leur fallut aussi pendant une partie de la nuit soutenir leur tente de leurs bras pour ne pas la voir tomber sur elles. Tu vois que cette nuit était bien digne d'être la dernière du voyage. Le 21, fête de saint Louis de Gonzague, un vent favorable nous mit en quelques heures à l'embouchure de la rivière Rouge et il ne fallut pas moins que toute la journée pour la remonter jusqu'à Saint-Boniface où nous arrivâmes à deux heures après minuit.

Enfin, me voici rendu à la Rivière-Rouge. Je le crois à présent mais pendant longtemps il me semblait que c'était un rêve, et j'avais peine à en distinguer la réalité. Le matin, surtout au sortir du sommeil, il me fallait raisonner, argumenter longuement avant de savoir où j'étais et après toutes mes conclusions tirées, je trouvais que j'étais à la Rivière-Rouge, oui bien à la Rivière-Rouge content et heureux, chantant encore gaiement de temps à autre : «Vivons toujours...», etc. (.....)

100 ANS D'HISTOIRE !

Voici une liste préliminaire des activités présentement à l'étude pour marquer le 100^e anniversaire de la Société historique de Saint-Boniface :

- des journées portes ouvertes au Centre du patrimoine, le joyau des 100 ans d'histoire de la SHSB tout au long de l'année du centenaire
- une exposition itinérante sur l'histoire de la SHSB et du Manitoba français
- une excursion au Fort Saint-Charles
- un documentaire sur l'histoire du Manitoba français avec la Société Radio-Canada et les Productions Rivard de Saint-Boniface
- un banquet du centenaire de la Société historique de Saint-Boniface pour clôturer l'année centenaire



Reproduction d'une photo prise lors d'une des expéditions au Fort Saint-Charles organisées par les fondateurs de la Société historique de Saint-Boniface.

(Photo : ASHSB-19162)

Avis à nos membres et amis. Si vous avez des informations au sujet de la photo publiée ci-haut, ou si vous avez d'autres photos documentant l'histoire de la Société historique de Saint-Boniface, n'hésitez-pas de communiquer avec nous.